HENRI GAUTHIER

"LE FOYER"

ET

SES OEUVRES

AU FOYER
207 RUE DU CHAMP DE MARS
MONTREAL

1912

Nihil obstat

CAROLUS LECOQ, censor librorum.

24 Mar. 1912.

Imprimatur

AEMILIUS ROY,

Vic. Gen.

26 Mar. 1912.

"LE FOYER"

ET SES OEUVRES

CHAPITRE I.

AVANT ET AILLEURS

Les oeuvres féminines ne sont pas d'aujourd'hui. Elles n'ont pas eu, non plus, chez nous, leur origine. C'est ce que je voudrais dire d'abord.

La femme est un des grands facteurs de l'histoire. Qui hésitera à l'admettre? Son rôle a été effacé et obscur presque toujours, soit. Mais il a été réel, puissant et efficace. Son labeur silencieux a été celui des sèves ou des poisons, selon qu'elle a été bonne ou mauvaise. Il en est sorti une végétation luxuriante et magnifique, ou les ruines et la mort.

Cette action de la femme, indiscutée présentement, a été longtemps contestée, niée même. C'est un triste tableau que celui de la femme dans l'antiquité. Pour elle ni respect, ni justice, ni admiration, ni amour. Elle n'est pas l'aide de l'homme, moins encore sa compagne. Elle n'en est que l'esclave. Non-seulement pour les peuples barbares, laissés en dehors des grands courants de l'histoire, mais aussi pour les nations les plus célèbres et les plus policées, elle est un être inférieur et dégradé. Philosophes, rhéteurs, législateurs n'ont pour elle aucune considération. Les lois et les institutions donnent à l'homme sur elle une autorité sans limite et arbitraire. Pour son esprit, pour son imagination, pour son

coeur, pour sa conscience, rien ou à peu près. Et c'est une terre en friche, ce sont des forces perdues. Aussi n'aura-t-elle, en général, d'autre crédit que celui de sa jeunesse, de sa grâce, de sa beauté, fugitifs avantages, puissance d'une heure, à laquelle un caprice donnera une influence qu'un autre caprice détruira. Comment alors ne serait-elle pas, dans son abjection, une cause de décadence? Elle l'est, en réalité. Elle devient un foyer de flammes impures, ou un principe d'influences néfastes. Les générations humaines lui sont redevables de leur affaiblissement et de leurs malheurs. Par elle les peuples connaissent les catastrophes irrémédiables.

Mais si les femmes indignes ruinent les nations, les femmes vertueuses les relèvent. Or, avec Jésus-Christ, la femme d'honneur et de vertu apparaît aux sombres horizons de l'histoire. Elle apparaît, relevée par lui de son abaissement, l'égale de l'homme. L'épouse a conquis, par lui, tous les respects; la mère, toutes les grandeurs. L'amour qu'il a consacré, le transfigurant par cette consécration, la garde et la protège; il lui fait un asile, il lui donne un foyer, il lui assure un royaume. C'est la réhabilitation avec des titres incontestables de noblesse, un sceptre et une couronne de reine.

La femme se montra reconnaissante. Elle vint au Christ attirée par la parole, les prodiges, la vertu surtout du Sauveur. Au sein des foules étonnées, ravies et subjuguées, elle le suivit à travers bourgades et villes, le long des chemins, au bord des lacs et dans les solitudes. Pardonnée et relevée, guérie et consolée, elle resta fidèle alors que tous fuyaient et, pour lui, accepta toutes les fatigues, tous les sacrifices. Que dis-je? Elle se fera apôtre pour lui. Elle fraiera la voie à la vérité religieuse, pliera sous son empire le front d'airain des barbares, lui ouvrira la porte des palais

et des chaumières, lui soumettra les passions et les lois, les moeurs et les institutions. Terribles sont les époques qu'elle connaîtra : siècles de flamme, de feu ou de boue. Au-dessus du chaos informe où s'agitent confondues les pensées et les volontés des hommes, elle planera, et des ténèbres et du désordre elle fera continuellement jaillir la foi, l'amour et l'espoir.

Est-ce trop dire alors que d'affirmer ceci : Le féminisme a l'Eglise pour auteur. Je m'explique. Le féminisme ne serait pas la doctrine qui déclasse la femme en la faisant sortir de son rôle pour lui attribuer celui de l'homme. C'est mieux que cela. C'est la conscience qu'a la femme de sa responsabilité et de sa puissance et l'effort constant qu'elle fait ou qu'elle doit faire pour remplir sa mission.

Ainsi entendu le féminisme n'a rien qui épouvante. Il ne nuit en aucune manière à la famille, il ne trouble pas l'organisation traditionnelle de la société. Il apporte seulement, en plus, un élément de force et de paix. une garantie de prospérité et de bonheur. Aussi faudra-t-il applaudir aux efforts qu'il multiplie pour assurer aux femmes la reconnaissance de leurs droits méconnus, réhabiliter simplement ceux qui ont été supprimés. De même faudra-t-il approuver toutes ses revendications quand elles ne sont pas suscitées par la haine ou par l'ambition et qu'elles sont dictées par la justice et l'humanité.

L'oeuvre qu'un tel féminisme a accompli dans ces vingt dernières années est immense. Il n'est aucun besoin, aucune misère, aucune légitime aspiration qui l'ait laissé insensible et indifférent. Il a voulu venir au secours de toutes les souffrances, consoler toutes les misères, relever toutes les défaillances, encourager et fortifier toutes les faiblesses. Mères de famille et jeunes filles, ouvrières et maîtresses de

maison ont trouvé auprès de lui un appui et un guide. Par lui des restaurants ont été ouverts, des patronages fondés, des maisons de pension établies, des revues publiées, des écoles ménagères organisées. Il a donné naissance aux syndicats, aux caisses de secours, aux cercles d'études, aux bibliothèques, aux bureaux de placement, aux colonies de vacances. Il a assaini et moralisé les ateliers, rendu moins dures les conditions de travail, éloigné ou soigné les maladies. (1) Et son zèle n'est pas ralenti ni refroidi. Chaque année voit surgir, sous son impulsion, une oeuvre nouvelle. A l'affût de toutes les douleurs, il se penche vers elles dans un geste admirable de miséricorde et de pitié et met à leur service des esprits qui pensent, organisent et prévoient, des bras qui agissent et surtout des coeurs qui aiment.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENTS

Il n'y a plus aujourd'hui pour arrêter les idées les murailles de Chine qu'était jadis la difficulté des communications. Journaux et revues disséminent maintenant par le monde, comme le vent dissémine le pollen des fleurs, les opinions qui naissent quelque part sur la terre. Les voici. Elles se répandent, peuplent l'air. On les respire, on se les assimile. Tout le monde, un jour, les a.

Le fondateur du Foyer a un peu protesté cependant contre cette théorie. Il a dit que l'idée de son oeuvre lui était venue d'ailleurs. D'où? De la vue de bien des maux, de la constatation de bien des misères. La ville

(1) Cf. "Initiatives féminines" de Max Turmann ; — "Oeuvres sociales des femmes" de Paul Acker ; — les "Années Sociales" et les publications de l'Action Populaire.

alors se développait, elle prenait vers le progrès un élan étrangement rapide. Le commerce et l'industrie devenaient une puissance et une force. Ateliers, filatures, fabriques, magasins, s'établissaient le long des rues bientôt transformées et, dans l'air, par-dessus les constructions plus ou moins hautes, les gigantesques cheminées s'élevaient couronnées tout le jour de panaches de fumée. Les mains des hommes bientôt ne suffisent plus. C'est l'heure où des campagnes tranquilles et des champs paternels, les jeunes filles affluent à la ville. Air pur du village, ombre salutaire du clocher, modeste aisance de la famille, scènes charmantes déroulées au ras des prairies qui s'éveillent dans les vapeurs matinales, ou, le soir, au penchant des collines prochaines, vous n'êtes plus qu'un souvenir! C'est la ville maintenant, la ville, c'est-à-dire le plaisir plus bruyant, la toilette plus tapageuse, les relations plus faciles, la griserie des vitrines flamboyantes, des rues pleines de monde, des heures chantantes et folles. Hélas! c'est aussi le danger. Il est partout, lui, sournois, malfaisant, funeste. Il guette le corps et l'âme, le coeur et l'esprit. Il s'insinue par le sourire, la lettre, le cadeau, comme aussi par l'isolement, l'abandon, le froid, la faim, la maladie. Et tout-à-coup, voilà que vous avez devant vous, non plus la fraîche et radieuse enfant d'hier, au teint de fleur, au sourire ingénu, au regard limpide et pur. L'orage a passé sur cette âme déflorée, sur ce corps anémié. Ce qui était la grâce et la beauté n'est plus qu'une vilaine et triste caricature.

J'exagère? Peut-être. C'est naturel: d'une masse on est frappé de ce qui émerge et fait saillie. Et le malheur qui jette sa plainte éperdue arrête plus l'attention que cent bonheurs qui passent pâles et effacés. Ce qui est certain c'est que la souffrance, une souffrance complexe, à remèdes difficiles, à guérison lente et problématique, est là. Elle est là, poignante et terrible, et demande un secours.

A cette souffrance songea longtemps un prêtre que **Françoise** qui le connaissait à peine appelait, un jour, dans une de ses chroniques, le **"saint abbé fondateur."** Saint? Non, certes, et il le sentait bien, mais facilement attendri et ému, touché de pitié, prêtant une oreille attentive à des récits où s'accusaient si nettement toutes les défectuosités d'un ordre social injuste et cruel. Que faire? Plaindre, compatir, conseiller? Cela, sans doute, mais ce n'était pas assez. Quoi encore? Agir.

Et le prêtre agit, non sans avoir hésité toutefois, sans avoir cherché à confier à d'autres mains plus expérimentées le lourd fardeau devant lequel les siennes tremblaient d'angoisse. Il agit et voici simplement les phases de cette action.

Un dimanche, le 1er de mars, 1903, il réunit neuf jeunes filles auxquelles il exposa son plan: protéger celles qui gagnent leur vie, établir pour elles des maisons sûres, reconstituer à leur profit une famille, mettre à leur disposition tous les moyens de bonheur, de force, de progrès, en faire des éléments et des facteurs de prospérité sociale et religieuse. L'orateur ne prêcha pas dans le désert. A neuf ans de distance il se rappelle encore avec émotion le charme béni de cete première réunion, aube blanche, colorée déjà des feux de l'aurore et où s'annonçait un jour lumineux et serein. — Les âmes auxquelles il s'adressait ne virent dans son idée qu'une oeuvre de zèle et volontiers s'offrirent pour le labeur.

Ce labeur commença aussitôt. A la deuxième réunion, quinze jours plus tard, l'auditoire avait quadruplé; quarante associées accouraient, se renseignaient, demandaient du travail et repartaient, fières d'avoir été choisies, résolues de payer généreusement de leur personne. Mars s'avançait à travers cette activité et déjà touchait à sa fin. Le printemps

rayonnait dans l'air plus doux, il allait bientôt ramener les jours où s'accrocheraient de nouveau les nids aux branches parées de verdure naissante. C'était bien l'heure d'établir et de fonder. Mais où? — Au bas de la rue Saint-Charles-Borromée, près de la rue Craig, une grande maison était à moitié vide, elle allait être complètement abandonnée en mai. Pourquoi pas là? Mais le loyer est élevé et la maison est grande et l'ameublement coûtera cher, et l'argent manque. Saintes audaces des pionniers, des découvreurs, des fondateurs, de tous ceux que Dieu pousse et conduit, que faire? Passer outre. Et l'on passa outre et la maison fut louée.

Voici mai maintenant. La maison n'a été vide qu'un instant. Deux vieilles personnes sont venues presque furtivement s'y installer. Un poêle, une table, des chaises les ont suivies, puis une pensionnaire, une autre encore, la douzaine bientôt. Les persiennes vertes se sont accrochées aux fenêtres, les cuivres de la porte peinte en neuf flambent au soleil levant, le trottoir balayé rit au passant étonné. Et l'on va, on vient, on monte en causant gaiement les degrés du portique, on se salue, on s'appelle, on se connaît, on s'aime. Les vieilles personnes s'en vont, n'en pouvant plus hélas! au bout d'un mois. Mais quand juin paraîtra, le Sacré-Coeur, toujours miséricordieux, amènera à l'oeuvre naissante l'âme d'élite qui en sera la couronne et la gloire. Toutes les souffrances auront désormais en elle une amie, une soeur, une mère.

CHAPITRE III.

LE NOM ET LA CHOSE.

A l'oeuvre qui naissait il fallut donner un nom. Lequel? Chacune y va du sien, poétique, significatif, sonore, prenant. Non, ce ne sera pas celui-ci, pas celui-là, pas ce troisième,

pas même cet autre qui pendant quelque temps fut porté. Ce sera... Ecoutez! C'est une famille qui se fonde une maison de soeurs dévouées et aimantes, qui s'ouvre. C'est donc un foyer. C'est cela: un foyer. Le nom est déjà sur la première page de la revue, organe de l'association. Qu'il soit maintenant partout!

Un foyer! le nom est charmant, d'une douceur souveraine. Il éveille les souvenirs les plus doux et nous revenons, par lui, aux joies les meilleures, aux pensées les plus sereines de notre vie, à ces jours d'enfance qu'aucune époque de la vie ne remplace plus tard, jours de confiance, entremêlés par la tendresse à ceux d'un père et d'une mère, de nos frères et de nos soeurs. Il est le coin de terre, Eden de clartés et de fleurs; il est la maison aux murs solides et chauds, volière chantante, nid de sécurité et de paix, temple d'innocence et de piété; il est la salle commune où s'allume, le soir, la lampe qui groupe et rapproche toutes les occupations et met en commun tous les sentiments.

Ce sera là son nom. Mais le nom seul ne suffit pas, si mélodieux soit-il. Il faut aussi la chose, la réalité, tout ce qu'exprime, montre, fait espérer le mot; il faut à chacun le chez soi perdu, lointain, presqu'oublié parfois. Oui, et ce sera fait.

Au Foyer les personnes qui viennent se loger arrivent de partout. Il en vient de la campagne et de la ville, de la province et du Canada tout entier, des Etats-Unis et de la France, d'ailleurs même aussi. Elles s'établissent, séjournent un temps plus ou moins long, parfois demeurent toujours. Il en est qui n'ont jamais quitté l'oeuvre, depuis le jour, le premier presque, où elles sont venues à elle. Or, il y a chez toutes ceci de particulier: elles fraternisent, elles sont des soeurs, elles forment une famille. Je ne veux pas dire que jamais parmi elles il n'y ait de malentendus, de

brouilles, de contestations. Je le dirais qu'on ne me croirait pas et l'on me dispensera, j'en suis sûr, de faire ici, au sujet des personnes dont je parle, les petites malices classiques. Ce que je dis simplement et ce qui est vrai, c'est qu'elles s'aiment, qu'elles s'aident, qu'elles s'encouragent les unes les autres. Vienne une difficulté pour l'une d'entre elles et toutes les autres lui tendent la main, lui témoignent de la sympathie, lui cherchent un emploi. Malade, elle est soignée, visitée ; en danger quelconque, elle est conseillée, dirigée. Dans les salons, les salles de récréation, les plus enjouées se retrouvent après la journée de dur travail, pour causer, jouer aux cartes, chanter, danser, faire de la musique, se distraire et se reposer. La prière du soir, les repas, la vie commune les rapprochent, les unissent, les fondent en un tout compact et homogène, en une famille. Je répète le mot, car c'est lui qui mieux et plus clairement exprime ma pensée.

Mais cette famille ne se confine pas à l'intérieur de nos maisons de pension. Par-delà les murs qui les abritent, nos pensionnaires portent leurs regards sur les périls sans nombre auxquels sont exposées leurs compagnes. Elles sont au port, et là-bas, au large, la mer bat de ses vagues écumantes et traîtresses, les petites embarcations imprudentes. Prises de pitié, elles élèvent un phare, elles y allument le feu conducteur et qui semble dire : C'est ici, venez ! Voici le chemin sûr, le rivage, la rade protectrice. — Elles donnent une partie de ce qu'elles ont, elles appellent à s'unir à elles celles qui ne les connaissent pas encore, cherchent à multiplier pour elles les avantages et les bienfaits. L'association s'étend ainsi, elle se développe, elle réveille de leur torpeur les énergies qui sommeillent encore et prépare, dans le silence et l'ombre, une force puissante, un élément de victoire pour les luttes qui s'annoncent.

CHAPITRE IV.

PROGRES

L'Oeuvre qui naissait eût à coeur de se développer. A travers les difficultés inévitables, à travers les épreuves qui sont l'accompagnement nécessaire de toute entreprise à laquelle les habitudes ne sont pas encore faites, elle grandit. Ce fut un accroissement lent, pénible, douloureux parfois, mais sûr, méthodique, définitif. La routine n'entrava jamais la marche en avant que l'expérience, une expérience chèrement acquise, rendit seulement plus prudente et plus sûre.

J'indique ici, selon que le souvenir m'en revient à la mémoire, les oeuvres entreprises par le Foyer.

I. Maisons de pension.

A l'origine, il n'y eut qu'une seule maison de pension. Et ceci dura quelques annes. On était alors au No. 8, depuis le No. 12, de la rue St. Charles-Borromée. Ce fut là le berceau de l'oeuvre. Il ne fut ni d'or ni d'argent comme celui des rois, il fut pauvre plutôt, mais ensoleillé de tant de courage, de bonne humeur, d'entrain, qu'il fut charmant. Plus tard, on prit à loyer deux des maisons qui se trouvaient en face. Ce qui faisait alors trois maisons exactement. Plu tard encore, pour répondre à toutes les demandes, on dut ouvrir deux maisons nouvelles: une du même côté de la rue où l'on était déjà, plus près de la rue Craig, et l'autre sur la rue St Laurent. Six ans après sa fondation, voilà où en était le Foyer. C'était toujours toutefois au No. 12 que se trouvait le centre de l'oeuvre. C'est

là qu'avaient lieu les réunions, que se tenait la secrétaire, qu'étaient fournis les renseignements. C'est là aussi que se célébraient les petites fêtes, fêtes intimes, cordiales, de franche et fraternelle gaieté. On y remerciait le directeur, on y louait la directrice, on y déjeûnait après les mariages. Tel soir, les deux salons se remplissaient pour y applaudir au talent musical des associées, au chant artistique et au débit naturel des personnages, débutantes pour la plupart, des opérettes. Tel autre soir, assemblée plus grave où l'on discutait des intérêts de l'oeuvre, des entreprises lancées dont il fallait assurer le succès.

Quand il fallut la quitter, nombreuses furent celles qui regrettèrent cette maison. Non pas pour ses avantages, je crois qu'elle n'en avait aucun, sinon celui d'un toit et de murs contre la pluie et le froid et encore ce n'est pas certain. Dans tous les cas, ce n'était pas toujours efficace. Mais on y avait souffert, travaillé, aimé, espéré. Les pièces avaient une histoire et on retrouvait dans l'encadrement des fenêtres claires et jusque dans les angles obscurs, les vestiges d'un passé qui avait pris l'âme tout entière.

Un jour pourtant il fallut partir. Le quartier avait été peu à peu envahi par une population étrangère dont les moeurs juraient vraiment trop avec les habitudes de réserve et de propreté particulières aux nôtres. Ce fut un déménagement gigantesque. Commencé à sept heures du matin il dura toute la journée et toute la nuit. L'oeuvre émigrait sur la rue du Champ de Mars. Un immeuble, quatre maisons, avait été acquis là, et, depuis deux mois, on y faisait des améliorations considérables. Tout le soubassement avait été transformé pour y établir une cuisine et une salle à manger. Aux autres étages il avait fallu abattre des murs, ouvrir des planchers, percer des ouvertures. C'est au milieu du buit, de la poussière, du va et vient des ouvriers

que se fit, au commencement de mai, l'installation nouvelle. Cette fois la localité était propre, tranquille, bien entretenue. Elle recevait l'air frais par les larges trouées qui la relient au fleuve, par les vastes espaces du Champ de Mars et du square Viger. Pas loin de là il y a les églises, l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice, le centre commercial et financier de la ville. C'était donc un vrai progrès. Aussi la maison fut-elle vite aimée. On y trouva spacieux ses salons ; gaies et bien éclairées, ses chambres ; commode et vaste, son réfectoire. La salle de récréation qu'on ajouta plus tard, en rallonge, au corps de bâtisse, avait un piano, des revues et des journaux. On y vint lire, causer, s'amuser. Tout près, le téléphone mettait les pensionnaires en communication avec les amies et les amis, les parents, les patrons, tous ceux à qui, les circonstances l'exigeant ou le permettant, on avait à dire un mot d'avis ou d'explication.

Et penser que tout cela sera de nouveau abandonné bientôt, que la hache et la pique des démolisseurs auront dans quelques mois tout fait disparaître, que de tout cela encore nous n'aurons plus qu'un souvenir !

Chère maison, maison de douce paix et de sereine joie, vont lui dire, alors qu'elles la quitteront, celles qui lui ont donné le meilleur de leur vie, chère maison, en nous éloignant de ton seuil, de tes murs, de ton bourdonnement de ruche pleine, de tes portes largement ouvertes, de tes fenêtres où riait le soleil et que des plantes fleuries garnissaient à l'été, nous avons des larmes aux yeux et une souffrance au coeur. Tu fus si bonne, si compatissante, si hospitalière. Tu reçus d'un coeur si reconnaissant les zélatrices, les chanteuses, les dames patronnesses, toutes celles qui pour toi travaillaient et donnaient. Les fêtes traditionnelles, nos séances, la tombola te faisaient rayonner d'un si radieux éclat. Tu te faisais si belle quand sur la chaussée,

tout près de toi, le maître du ciel et de la terre passait dans la bonté et l'amour, voilé sous les espèces sacramentelles. Sois bénie des heures lumineuses et tranquilles que tu as données si nombreuses à toutes celles qui étaient venues vers toi, comme à un port, comme à une citadelle, comme à un sanctuaire. Sois bénie surtout d'avoir élevé les âmes d'élite au-dessus d'elles-mêmes, de leur avoir donné le sens de la vie, de leur avoir communiqué la passion du bien, la générosité dans le devoir cherché et accompli, l'ambition de se dévouer sans réserve, elles-mêmes avec leurs ressources puissantes de nature et de grâce, au triomphe des causes pour lesquelles, ô Foyer cher, tu as été, tu es encore et, c'est notre espoir, tu seras toujours.

Au mois de mai prochain, l'oeuvre s'en ira tout près de l'endroit qu'elle quitte, sur la rue du Champ de Mars, dans des maisons qui viennent d'être achetées par elle. Elle y gardera toutes les pensionnaires et s'installera de manière à ce qu'en aucune manière son activité ne soit amoindrie et son progrès ralenti.

II. Le restaurant.

Cette oeuvre est née presqu'en même temps que la précédente. Dès l'origine, en effet, le Foyer voulut attirer à lui les travailleuses que l'éloignement de leur famille obligent de dîner en ville; dîner froid très souvent, pris à la course à l'atelier; ou dîner mieux préparé, mais coûteux ou même dangereux, à cause de la promiscuité inévitable des salles à manger publiques. Le dîner chaud, à prix modique, serait servi par lui dans le réfectoire de sa maison de pension. Le nombre des pensionnaires de table, c'est-à-dire qui venaient seulement pour le repas du midi, ou pour les trois repas, mais sans prendre la chambre, augmenta d'année en année. En 1909, à l'époque du premier déménagement, il dépassait cent, de midi à deux heures. Aujourd'hui, au moment où un autre déménagement va s'ef-

fectuer il dépasse deux cents pour le même repas. Les habituées de ces restaurants se déclarent satisfaites, heureuses : elles dînent ensemble, causent, se rencontrent et se lient d'amitié ; elles n'ont pas à payer cher ; le repas qu'on leur sert est abondant et bien préparé ; une salle d'attente leur permet de se reposer avant ou après le repas.

III. La revue

A l'oeuvre qui venait d'être organisée il fallait un organe de publicité. Elle l'eut presque immédiatement. Quatre mois, en effet, après la fondation du Foyer, la revue, qui allait le faire connaître et grouper, en les unissant plus étroitement, les éléments qui le composaient, était fondée. "Elle ira trouver les gens chez eux", dit de la revue naissante un document que j'ai sous les yeux, "les mettra en rap-"port malgré eux, les renseignera sur toutes choses utiles. "Amie de la maison, venue de près ou de loin, marchant "vite, l'esprit chargé de souvenirs et de pensées, elle sera "une admirable et véritable école". Et ailleurs ; "Elle doit "devenir pour toutes celles qui savent écrire, ou qui veulent "apprendre à écrire, le sanctuaire où elles feront chanter "leur âme, le cadre où elles enfermeront leurs gracieux ta-"bleaux, la chaire d'où elles donneront leurs leçons".

Présomption ridicule ? Peut-être. Mais à l'aurore des entreprises, alors que tout sourit aux premiers efforts et fait escompter l'avenir, la présomption est bien excusable. N'est-elle pas légitime et naturelle ? La revue parut donc. Elle publia son premier numéro au 1er juillet 1903. Elle eut le nom même qui devait devenir celui de l'oeuvre, avec, en sous-titre. ces mots : Bulletin mensuel de l'Assistance Chrétienne. Plus tard, le sous-titre devint : Bulletin mensuel des Intérêts féminins. Pour justifier le nom adopté, la rédaction écrivait : "A toutes celles qui n'ont plus de foyer, "il voudrait faire retrouver de temps en temps les heures "trop tôt écoulées de la vie de famille. A toutes celles qui, "par la bonté de Dieu, sont encore chez elles, auprès de leurs "parents, de leurs frères et soeurs, il voudrait fournir les "moyens d'utiliser cette existence tranquille et sûre. A

"toutes celles qui veulent le règne de Jésus-Christ, la sanctification des âmes, le relèvement du travail, la protection de "l'ouvrière et l'adoucissement de ses peines, il apporte une "force et un secours. Par lui, espérons-le, l'oeuvre qui nous "est déjà bien chère continuera de prospérer. Semence obscure aujourd'hui elle sera demain l'arbre à l'ombre épaisse "où nous viendrons ensemble chercher repos et protection."

Programme magnifique mais lourd et difficile! On se mit joyeux toutefois à la tâche. Voici le premier numéro: 16 pages, pas de couverture, pas de gravure, un seul article original. Au deuxième numéro, il y a une collaboratrice: Maria-Régina a composé pour la Vierge Marie, des vers pieux et charmants. Elle ouvre la voie, d'autre vont y entrer, voilées la plupart sous des pseudonymes où se tranquilise leur humilité. Puis viendront sous les rubriques: reseignements, calendrier, éphémérides, choses utiles, tout ce qui intéressera plus directement nos abonnées.

La revue a alors une jolie couverture: dessins de Delfausse, de Bisson, de Lagacé; elle publie de la musique, des gravures, des articles d'histoire et de littérature, des jeux d'esprit. Elle cause philosophie, économie politique, liturgie; elle renseigne, instruit, égaie, fait du bien. Elle a douze pages de couleur, pour y loger les annonces et les détails concernant l'oeuvre, vingt pages de texte; elle va partout, à Montréal, au Canada, aux Etats-Unis, en Europe, entretenir le feu sacré du zèle chrétien et du dévouement généreux.

IV. Secrétariat.

Sur la rue St. Charles-Borromée, dans le sous-sol d'abord, s'est installée notre secrétaire. Elle vient deux fois par semaine. A huit heures, le soir, sa journée de travail finie ailleurs, elle se met à son pupître. Et voici presqu'aussitôt le défilé des visiteuses qui commence. On vient pour payer sa contribution, pour payer son abonnement, pour faire enrôler de nouvelles associées, pour obtenir des renseignements ou des emplois. Jusqu'à dix heures ce sera la même chose. Jusqu'au mois d'octobre, aussi fréquemment, ce labeur sera recommencé. A cette époque

la secrétaire vint résider au Foyer, dans la maison où elle avait à remplir son emploi. Cet emploi devint assez important pour que le secrétariat fut ouvert chaque jour et toute la journée. Aujourd'hui deux jeunes filles y sont constamment occupées.

Voici en résumé, les attributions de la secrétaire et de sa collaboratrice: elles répondent aux lettres reçues, préparent la copie de la revue, donnent les renseignements demandés, reçoivent les contributions, font les listes d'abonnées et d'associées, voient aux impressions de toutes sortes, tiennent les comptes de l'oeuvre, reçoivent et classent les rapports mensuels de toutes les sections. On devine à ces multiples occupations qu'elles ne sont pas oisives. Le fait est qu'aujourd'hui, à cause de l'extension prise par l'oeuvre, la fonction des secrétaires est devenue très laborieuse. Le téléphone et la poste leur apportent chaque jour une besogne considérable, augmentée encore par le va-et-vient des visiteuses en quête d'informations.

V. Bibliothèque.

La bibliothèque, établie dès la première année, presqu'en même temps que la revue, compte aujourd'hui un millier de volumes environ, dont très peu ne sont pas reliés. Les associées y ont droit par le fait seul qu'elles font partie de l'oeuvre. Elles peuvent emporter chez elles les livres qu'elles demandent à la bibliothécaire. Celle-ci est à leur disposition tous les dimanches dans l'après-midi.

VI. Cercle d'études

C'est le complément de la bibliothèque. Ici et là on s'instruit soit en lisant, soit en écrivant ou en écoutant. Les réunions du cercle d'études sont semi-mensuelles et groupent, aux jours de ferveur et de générosité, une vingtaine de jeunes filles. On y parle littérature, arts, science sociale, on y discute des problèmes de religion et de morale, on y fait même un peu de latin. Généralement les réunions se terminent par une fête que préside un ami du Foyer. Ce soir-là les plus hardies y vont de leur petit essai littéraire ou

de leur récitation ; elles préparent même des opérettes, de la musique et du chant. Couronnement d'une année de travail, cette séance met en relief les ressources et les aptitudes des membres du cercle.

VII. Cours.

Concurremment avec le cercle d'études et pour aider efficacement les moins bien partagées de ses associées, le Foyer a établi des cours. En principe, il est entendu que les plus avancées dans la connaissance des matières essentielles viennent au secours de celles qui le sont moins. C'est ainsi qu'on a des cours de français, d'anglais, de sténographie, de clavigraphie, de comptabilité, de couture, et cela, selon la demande qu'on peut en faire. Ces cours comprennent un nombre d'élèves très restreint parfois, mais fonctionnent quand même pour le bien de celles qui les ont désirés. Mieux préparée et plus compétente, la jeune fille peut ainsi s'assurer un salaire plus élevé et subvenir plut tôt à ses besoins et à ceux de sa famille

VIII. Réunions de couture.

Elles sont de fondation récente et ont été établies pour donner satisfaction à un besoin réel. Le personnel de nos maisons ne suffit pas à son travail quotidien auquel il leur faut ajouter l'entretien de la lingerie. Ces réunions lui viennent en aide. Elles confectionnent aussi pour la tombola annuelle les multiples articles de fantaisie ou morceaux de lingerie qui s'y vendent au profit des oeuvres du Foyer. Cette année, 1912, les réunions se sont tenues à la fois sur la rue du Champ de Mars et sur la rue Osborne et ont compté de très nombreuses adhérentes. On a tenté, pour l'une d'entre elles, d'intéresser à des choses sérieuses et pieuses les généreuses couturières. En tirant l'aiguille ou en suivant sur le canevas les contours capricieux du dessin à broder, elles ont pu écouter une lecture ou une causerie. De longues soirées s'écoulent ainsi, remplies et méritoires, et le regret amer ne les suit pas comme chez les âmes qui dérobent au devoir les heures pourtant pré-

cieuses, dévorées, sans compensation, par des joies factices ou dangereuses.

IX. Les Zélatrices.

Dans la petite armée, c'est le bataillon d'élite. Elles ont l'endurance, l'entrain, le courage que rien n'altère ou diminue. Elles vont bravement au feu, c'est-à-dire au travail. Elles sont sur la brèche, aux endroits attaqués et menacés. Elles défendent et gardent la citadelle.

Je les salue avec respect, le respect qu'on a toujours pour le mérite qui s'ignore, pour le sacrifice qui se perpétue obscurément, pour la vie qui se dépense sans compter, au service des causes généralement délaissées. Les oeuvres catholiques vivent et progressent par ces dévouements effacés, comme les champs reçoivent et fécondent la semence par le travail constant des humbles laboureurs. Le Foyer le sait bien. Il se rappelle avec reconnaissance tout ce qu'ont fait pour lui ces chrétiennes vaillantes groupées peu à peu autour de ses oeuvres, et qu'il a poussées ensuite dans toutes les directions, à la conquête des hésitations, des doutes, des préjugés, de tout ce qui s'opposait à son action et à sa marche en avant. Une fois par mois elles se réunissent, écoutent le récit de ce qui s'est passé, reçoivent les informations nécessaires sur ce qui va bientôt se faire: un regard en arrière avec la mention: voilà ce qui a été accompli; un regard en avant avec l'indication: voilà ce qui sera fait. Et partout et toujours le mot qui résume leur histoire: travail. Travail pénible, ennuyeux, mais fécond, mais efficace, que la pureté des intentions élève pardessus les susceptibilités et les mécomptes, jusqu'à Dieu qui voit, se souvient et récompense.

X. Les chanteuses.

Dans la petite armée, c'est la fanfare, c'est le corps des clairons. La voix des chanteuses rend plus allègre, plus vif et rythme le pas des longues et fatigantes étapes. Elle dit constamment: courage, espoir, confiance, joie! Dans les réunions de piété, dans les fêtes intimes de la

famille, elles relèvent les pensées et les coeurs et les emportent sur les ailes des cantiques et des chansons, loin de tout ce qui lasse et trompe, dans la paix des cîmes et la sérénité des sommets. Leur exercice hebdomadaire du vendredi soir est pour elles, d'ailleurs, une heure de gai délassement. Elles viennent, quelque temps qu'il fasse, oubliant le froid, la pluie, la chaleur, sûres qu'elles sont de faire briller tantôt le printemps et de ramener le soleil par la fraîcheur et l'ardeur de leurs refrains.

XI. Dames et demoiselles patronnesses.

Pour le succès des oeuvres du Foyer celles qui possèdent plus ont voulu tendre la main à celles qui ont moins. La rencontre et l'union se sont faites sur le terrain de la charité.

Deux fois par mois, le deuxième et le quatrième mercredi, les dames et demoiselles patronnesses se réunissent pour coudre. Ces séances de couture commencent à 2½ heures et se terminent vers cinq heures. Les objets confectionnés se vendent à la tombola.

XII. Maison de campagne.

Vous prenez le train le matin ou le soir, à la gare Viger et vous filez vers le nord. Vous dépassez rapidement le Mile-End, Bordeaux, Sainte-Rose, Sainte-Thérèse. Un instant vous arrêtez à Saint-Jérôme. Voici les montagnes: la locomotive halète et gravit péniblement les pentes qui conduisent à un premier plateau. Là vous trouvez Shawbridge et Saint-Sauveur. De nouveau vous vous élevez, les montagnes deviennent plus sombres et les vallées plus creuses. Un arrêt. Sainte-Adèle! C'est là! Vite en voiture! Ne montez pas au village, détournez-vous plutôt et descendez vers la rivière. Dans un enfoncement de verdure, verte et blanche, une maison apparaît. C'est Clairevue.

Clairevue! on lui a dit des vers, on l'a chantée, on a vanté sa beauté, on l'a aimée surtout. Quinze jours ou un mois passés là ont été le bonheur, le repos, la restauration

du corps et de l'âme. On est reparti avec un souvenir exquis dans le coeur, une vision charmante dans les yeux.

C'est qu'en effet Clairevue est splendide. De ses larges galeries on a une vue magnifique, depuis la petite rivière dont le ruban d'argent se déroule capricieusement, apparaissant et disparaissant tour à tour dans la vallée et sous le couvert des arbres formant voûte au-dessus d'elle, jusqu'aux montagnes développées en amphithéâtre et se superposant en gradins multicolores. Leurs pentes passent en effet par toutes les nuances du vert, du bleu et du noir. A leurs pieds les champs s'étendent coupés par la ligne du chemin de fer et par un temps calme, on perçoit tous les bruits qui s'en élèvent, répercutés souvent par les échos des hauteurs. Mais pourquoi essayer de dire ce qu'est Clairevue? Mieux vaut la voir. Quand on s'est pendant de trop courtes heures, baigné dans sa paix profonde et élevé vers ses sommets lumineux, on ne désire qu'une chose: la revoir.

XIII. Le Médecin et le Pharmacien.

L'oeuvre du Foyer s'est assuré les services d'un médecin. Il donne à nos associés des consultations gratuites et vient visiter les malades dans nos maisons de pension. Aux unes et aux autres le pharmacien accorde des remises et des prix de faveur.

XIV. Les fêtes.

Je termine cette longue nomenclature par un mot des fêtes du Foyer. Il y en a de religieuses, d'autres profanes et parmi ces dernières, les unes sont publiques, les autres intimes. Un mot de chaque catégorie.

D'abord les fêtes religieuses. Ce sont les réunions du soir à la chapelle de Notre-Dame du Sacré-Coeur, en arrière de l'église Notre-Dame. Elles ont lieu tous les quinze jours et deviennent, chaque fois, pour celles qui y assistent l'occasion d'un renouvellement de courage, la source de saintes et généreuses émotions. C'est le pélerinage à Notre-Dame de Bonsecours, au mois de mai. C'est le Chemin de Croix, au cimetière, au commencement de juin.

Les fêtes profanes auxquelles le public est admis sont les "euchres", la tombola, et un concert en mai.

Les fêtes intimes sont plus nombreuses. Elles sont organisées par l'un ou l'autre groupe des associées: nous avons aussi les soirées ou les réceptions des chanteuses et des zélatrices, les anniversaires de naissance du directeur, des directrices, la séance du cercle d'études, les conférences, la venue de quelque visiteur important, les promenades et les excursions. Le résultat le moins contestable de ces fêtes est de rapprocher les coeurs, de rendre plus étroits les liens qui les unissent, d'entretenir l'esprit de famille.

CHAPITRE V.

AUJOURD'HUI

Où en est, à l'heure présente, le Foyer? On le devine à l'exposé qui vient d'être fait. Mais voici des détails plus précis encore.

L'oeuvre compte les maisons suivantes: Au No. 185, rue du Champ de Mars est la maison principale, le centre de l'organisation, le secrétariat. Cette maison sera démolie au mois de mai et personnes et choses déménageront au No. 207 de la même rue, avec dépendances et entrées secondaires sur la rue Saint-Louis. L'oeuvre gardera la maison occupée l'année dernière par elle au No. 204, en face de celle où elle va s'installer. De plus, toujours sur la rue du Champ de Mars elle disposera d'un logement pour y recevoir les jeunes filles qui ne pourraient trouver place dans les autres maisons. Voilà pour l'Est de la ville. Dans l'ouest, la maison ouverte l'année dernière sera maintenue et l'oeuvre, dans cette partie de la ville, aura son centre au No. 14 de la rue Osborne. Pensions et restaurants, bibliothèque, renseignements, placements, cours, réunions de couture, zélatrices, chanteuses, en un mot ce qui constitue le Foyer se trouvera à l'une ou l'autre de ces localités, selon les indications que fournira la revue.

A Sainte-Adèle, la maison de campagne, trop petite pour le nombre de pensionnaires qui y viennent passer leurs vacances, sera agrandie.

Ce rayonement, même lointain, n'épuise pas la chaleur centrale. Elle y est renouvelée sans cesse par un dévouement sans bornes et par un esprit profondément chrétien. C'est ce qui explique comment, non contentes de développer leur association, les zélatrices ont accepté de greffer sur le tronc principal une oeuvre nouvelle dite de la Protection de la jeune fille, oeuvre internationale qui, dans la province, a maintenant son siège au Foyer.

Est-ce bien tout cette fois? Non, pas encore. Il me reste à dire les progrès rêvés pour un prochain avenir.

CHAPITRE VI.

L'AVENIR

Je noterai ici les impressions des meilleures et des plus ardentes parmi celles qui se dévouent au Foyer; je dirai de quelles ambitions leur âme est tourmentée et jusqu'où, en regardant en haut autant qu'en avant, elles veulent pousser l'oeuvre qui est entre leurs mains.

Elles n'ont jamais voulu dire encore, en se tournant vers le passé, et voyant que leur rêve avait pris corps et dessinait sur l'horizon sa silhouette gracieuse et charmante: C'est fini! Nous en avons assez fait! Reposons-nous!

Se reposer, elles! Allons donc! Vous ne les connaissez pas ou bien peu. Elles ont semé du geste large de dévouement et de force. Pour faire germer la semence échappée de leur main, elles ont compté non-seulement sur leur travail, mais aussi, et surtout, sur la puissance qui fait lever le soleil, féconde les sillons, et met des bourgeons verts aux arbres noircis. Et ce labeur ne finira jamais. Les mains ouvertes une fois ne se refermeront que pour s'ouvrir de nouveau et de nouveau la graine, poussière grise ou dorée, sera confiée à la terre, où sans cesse ainsi s'élaborera l'ave-

nir. Les fondations suivront alors les fondations à mesure que des besoins mieux connus ou des nécessités plus urgentes exigeront qu'elles apparaissent et s'organisent. La cité rêvée s'agrandira toujours et ce sera splendide de voir les clochers dressés dans l'air pur au-dessus d'un peuple heureux et prospère; les tours jaillissant des remparts, au-dessus d'une société rassurée et paisible. Idéal ravissant! Toutes, j'entends les généreuses et les nobles, se laisseront entraîner, soulever, pousser par lui. Toutes secouant les faiblesses et les tiédeurs, montant vers la glorieuse lumière, sur des ailes d'aigle ou de colombe, appliqueront à ce travail, tout ce qu'elles ont d'énergie, de caractère, de force conquérante. L'idéal deviendra réalité. Oui, jusqu'à ce qu'un autre, plus beau et plus pur, reprenne de nouveau les âmes et les porte plus loin, plus haut, vers d'autres champs d'action.

Le Foyer qui compte déjà des oeuvres nombreuses et prospères, veut voir ces oeuvres augmenter en nombre et en influence. Il sait à la fois ce qu'il a et ce qui lui manque. Il sait à quelle attente il a répondu et aussi à quelles espérances il doit faire droit. Et son ambition, ambition de toutes celles qui l'ont fondé et maintenu, c'est dans le silence discret où il s'est dérobé jusqu'à ce jour, d'étendre sa sphère d'activité et d'atteindre ainsi, pour les rendre ou les garder au devoir, les âmes qui auraient besoin de lui. Venues de partout, de toutes les classes, de tous les préjugés, de toutes les indifférences, de tous les scepticismes, ces âmes renouvelées par l'amour qui les aura conquises nous assureront peut-être la victoire dans les combats dont on nous menace pour demain.

CHAPITRE VII.

TOI-MEME

— Oeuvre sociale! Conférence, cours, restaurants, pensions, réunions de couture et tout le reste, à quoi bon? Laisse-moi tranquille chez moi, avec mes livres, mes occupations régulières, ma famille.

— Si c'est pour ton bonheur, bien! Mais si, tu n'es pas heureuse?

— Le bonheur, qu'est-ce au juste? J'y ai cru, je n'y crois plus. Le mot est sonore, la chose est chimère. Aussi la sagesse suprême c'est ceci: laisser les autres se tirer comme ils peuvent des embarras dont nous ne sommes pas la cause et soi-même rester en paix chez soi. De sa fenêtre regarder le naufrage, l'incendie, l'accident de la route qui broie le passant et penser avec satisfaction que la catastrophe nous épargne encore. Que si un jour, ell enous brise, c'est que notre tour sera venu, c'est tout.

— C'est à ce scepticisme cruel, c'est à ce fatalisme honteux que l'a conduite la sagesse! Que je te plains! Mais cela n'est pas. Tu ne pourrais vraiment pousser si loin l'oubli de tes obligations les plus sacrées: Dieu, l'humanité, ton esprit et ton coeur te le défendent. Les malheurs d'autrui ne te blessent pas, soit; mais comment te laisseraient-ils indifférente? Celles qui souffrent ont ton âge, elles ont eu ton bien-être. Qui sait, elles furent peut-être tes amies, tes compagnes, agenouillées à tes côtés à la même table de communion, assises près de toi aux mêmes bancs d'école, debout avec toi et marchant du même pas au même chemin. C'est l'histoire d'hier. Aujourd'hui, désabusée, précocement désenchantée, tu t'enlises dans une existence sans noblesse et sans héroïsme, alors qu'elles souffrent et réclament ton secours. Regarde plutôt et écoute!

— Regarder, écouter, où et quoi?

— Ici et là, partout. Compte, si tu le peux, les vies désemparées ou flétries, les faiblesses matérielles et les infirmités physiques, les faiblesses morales et les infirmités spirituelles, lamentables banqueroutes du corps et de l'âme. Elles sont innombrables. Innombrables aussi les existences harcelées par le travail, qui réclament en vain les loisirs bienfaisants, le temps de reprendre haleine; les existences que guettent et empoisonnent le mensonge et l'erreur; les existences que flagellent sans répit la tentation et le péché; les existences que dévore, sans qu'elle soit étanchée, la soif de vérité, de

justice, de beauté. Or sache-le bien, des apôtres viennent à ces âmes. Ce sont des apôtres séduisants et funestes, à la philanthropie impuissante et trompeuse. Ils ne pansent pas les plaies, ils avivent les intolérables douleurs ; ils n'apaisent pas le mécontentement, ils le transforment en haine et en fureur ; ils ne prêchent pas la soumission, ils appellent à la révolte ; de la foule plaintive, ils veulent faire la multitude hurlante, la vague de tempête dressée tout d'un coup en une formidable masse et s'abattant sur la société amusée et insouciante.

— Oh, c'est terrible !

— D'autant plus que peut-être, qui sait? en seras-tu, toi et les tiens, la victime.

— Que faire ?

— Je t'attendais là. Oui, que faire? C'est-à-dire en quoi et comment agir ? — La question est trop vaste pour avoir en ce moment même toute sa solution. Ce que je veux seulement, c'est ceci : te pousser au travail, à l'action ; faire naître en toi le désir, l'ambition, le besoin de faire quelque chose, laissant aux circonstances et à la grâce divine de t'indiquer ce que précisément tu devras faire.

Avant tout, volonté de travailler ! Loin de toi, c'est entendu, la jouissance égoïste, la vie inutile et gaspillée follement. Ta part, et tout de suite, dans l'oeuvre de salut, de délivrance, de libération ! Pour toi, la vie vivante, la grande mêlée, la lutte contre le mal, le tien et celui de tes soeurs ! Armée de prière, de bonté, de patience, va au combat et à la victoire !

— Que c'est beau !

— Certes ! Et ce n'est qu'un commencement. Par la voie déblayée, Jésus-Christ viendra à l'âme de tes soeurs, il y viendra, promesse de paix, source de sécurité et de vertu. Mais il viendra aussi jusqu'à toi. Tu retrouveras alors le bonheur perdu. Une étoile s'allumera à ton front, l'étoile du matin, plus belle encore que celle du soir, parce qu'elle est le pressentiment et l'annonce d'un grand jour. Une aurore

illuminera ton coeur. Des clartés radieuses inonderont tout ton être.

— Oh, pour ce résultat béni, qu'est-ce que Dieu voudrait de moi? Mon argent?

— Oui, et plus encore.

— Mon influence, mon temps, mon repos?

— Oui, et autre chose.

— Quoi donc?

— Ton coeur et ton esprit, ta pensée, ton amour, ta volonté, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire?

— Toi-même.

ORGANISATION ACTUELLE

Directeur-Général. — M. l'abbé Henri Gauthier, P.S.S., 66, rue Notre-Dame, Ouest. Reçoit au parloir tous les jours, le dimanche excepté, de 11 h. a. m. à 1¼ p. m.

Médecin. — M. le Dr. J. I. Desroches, 354, rue Saint-Denis. Heures de consultations: de 8 à 10 h. a. m.; de 1 à 3 h. et de 6 à 8 h. p. m.

Pharmacien. — M. A. Laurence, angle des rues Ontario et Saint-Denis.

Secrétariat-Général. — 186, rue Saint-Louis. Tél. Bell, Main 3963. Casier postal 866. — Les heures de bureau sont les suivantes: Tous les pours, de 9 à 5 h.; le samedi, de 9 à 1 h.; le jeudi soir, de 7 à 9 h.; le dimanche après-midi, de 1 h. à 3. — A partir du 1er mai, le bureau sera au No. 207 rue du Champ de Mars.

Maisons du "Foyer." — 185, rue du Champ de Mars, 204, rue du Champ de Mars et 16, rue Osborne. — Les directrices reçoivent tous les pours, le dimanche excepté, de 2 à 4 et de 6 à 7½ h. p. m. — A partir du 1er mai: 14 rue Osborne, 204 et 207 rue du Champ de Mars.

Restaurants. — 186, rue Saint-Louis et 16, rue Osborne, (à partir du 1er mai aux adresses ci-dessus mentionnées). — Les repas s'y donnent aux heures suivantes: de 6.40 à 8.30 h. a. m.; de 12 à 2 h. p. m. et de 6 à 7¼ h. p. m. Le dimanche: de 8.30 à 9 h. a. m., de 12 à 1 h. p. m. et de 6 à 7 h. p. m.

Bibliothèque. — La bibliothèque est ouverte le dimanche, de 1.30 à 3 h. p. m. — Toutes les associées y ont droit gratuitement. — Les livres demandés et qui ne sont pas à la bibliothèque seront procurés.

Cercle d'Etudes. — Se tient tous les premiers et troisièmes mercredis, au No. 186, rue Saint-Louis, à 8 h. p. m.

Les Zélatrices. — Les assemblées ont lieu le 2e dimanche de chaque mois, à 4½ h. p. m., à la salle des enfants de choeur, église de Notr-Dame. — Pour être zélatrice, donner son nom à la secrétaire.

Associées. — S'adresser au secrétariat, où il y a les cartes d'admission et les insignes.

Dames et demoiselles patronnesses. — Se faire inscrire au secrétariat où les conditions seront indiquées.

Union de Prières. — C'est une ligue de communions. Celles qui en font partie s'engagent à faire la communion au jour mentionné dans la revue et à prier pour la prospérité de l'oeuvre.

Réunions de couture. — Au No. 16, rue Osborne: Pour les dames et les demoiselles patronnesses, les 2e et 4e mercredis de chaque mois. Pour nos associées, tous les mercredis soirs.

Au No. 204 de la rue du Champ de Mars; les 1ers et 3e lundis et les 2e et 4e mercredis de chaque mois, durant la soirée.

Les Cours. — Cours d'anglais, les mardis et vendredis de chaque semaine, de 7.45 à 9 h. p. m., au No. 16, rue Osborne; Cours de sténographie, le jeudi, de 8 h. à 9.30 h. p. m.; Cours de tenue de livres, le mardi et le vendredi, de 8 à 9.30 h. p. m. — Ces deux derniers, au No. 185, rue du Champ de Mars.

Maison de campagne. — Villa Clairevue, Sainte-Adèle, comté de Terrebonne, Qué. — S'adresser pour admission et conditions, au Directeur.

L. J. C.

INDEX

"LE FOYER"

Bulletin mensuel des Intérets Féminins

ARTICLES DE LITTERATURE, DE

RELIGION, DE MORALE,

D'HISTOIRE, DE SCIENCE, Etc. Etc.

Œuvres sociales féminines, — Choses utiles,

Jeux d'esprit, etc., etc.
